

Eucharistie et diaconie

Intervention pour l'Université d'été de la Mission de France (août 2011)
publiée dans la Lettre aux Communautés de la Mission de France (nov. 2011)

Plan (le texte complet figure ci-dessous)

A partir des textes rédigés en préparation de cette Université d'Été, quelques pistes de réflexion auxquelles j'ai été particulièrement sensible :

De quoi est faite la « dimension eucharistique de nos vie » (expression qui revient à plusieurs reprises) ?

- Analogies entre eucharistie et moments de partage, à l'occasion notamment de repas ou de fêtes
- Dans d'autres textes, on sent le désir d'ouvrir à d'autres réalités : quels rapports entre eucharistie et vie ordinaire, y compris ses misères et ses jubilations ?
- L'eucharistie a-t-elle quelque chose à dire à la vie en société, à son organisation ?

Bref : peut-on trouver dans l'eucharistie quelque chose qui soit structurant pour mener sa vie ; pour le vivre ensemble ?

Pour avancer : je propose un détour par un regard sur des situations relationnelles pas très faciles.

1- Quand les cadres de référence sont bousculés

Que se passe-t-il quand nous rencontrons des personnes qui vont difficilement ?

a) Le cadre de référence : indispensable et encombrant

Les références que nous avons tous en tête permettent d'habiter le monde de l'appréhender ; les identités chaque fois singulières des sujets se définissent dans un rapport à ces « cadres de référence » ; il s'agit avant tout des formes reçues, plus ou moins explicités ; elles participent de la construction d'un monde commun ; les cadres de référence bougent sans cesse, mais lentement.

b) Avec les personnes en grande précarité

Nous sommes obligés d'inventer une manière autre que l'ajustement de nos cadres respectifs ; ceux-ci sont comme suspendus, ils ne filtrent plus autant la relation.

2- Dans la célébration de l'eucharistie : quelle rencontre ?

a) Un drôle d'exercice mental et relationnel

Vivre l'eucharistie comme rencontre du Christ oblige à suspendre beaucoup de nos cadres de référence

b) L'eucharistie : rencontre du Christ ?

Il est vrai que le pain et le vin consacrés ne disent pas à eux seuls tout du Christ, mais par là est ressaisit en un seul geste ce qu'il a dit, qui il est, le chemin qu'il a ouvert.

c) Un geste qui parle

- un don
« Faire eucharistie, ce n'est pas seulement recevoir un don, c'est aussi accepter de se laisser prendre à ce mouvement, par amour » (Arnaud Favart, 1^{er} cahier, p. 6).
- Le don de quelqu'un

« 'Ceci est mon corps'. Je ne peux entendre cette phrase sans qu'elle vienne rencontrer ces années de soin. Toucher un corps, c'est toucher la vie d'une femme ou d'un homme unique. Ce n'est pas une enveloppe et encore moins une prison. C'est lui ou elle avec son histoire, c'est toute une vie faite d'émotions qui ont sculpté ce corps. Quand je masse, je ferme les yeux comme on se recueille pour mieux écouter. Quand on masse, ce n'est pas l'apparence de l'homme que l'on touche, c'est son être profond et ça exige un infini respect. Il y a là quelque chose de sacré » (Dominique Trimoulet 1^{er} cahier, p. 5).

- Une nourriture
« dans l'Évangile, on voit qu'il y a pour ceux qui entourent le Christ, un malentendu sur le pain. Il n'est pas seulement nourriture (qu'Il multiplie cependant car il comprend leur faim) mais repas pascal qui n'est pas fait pour combler la faim, mais pour l'augmenter : entrer dans son désir ». (Françoise Pinot, 1^{er} cahier, p. 8)
- Le pain est rompu et le vin est présenté comme sang versé.
« Jésus Christ est descendu en enfer pour chercher et sauver ceux qui sont condamnés à vivre » (Marguerite Portal 2^e cahier p. 4).
- Pour vous et pour la multitude
Cf. Jacques Leclerc quand il explique sa décision d'abroger sa réforme liturgique (1^{er} cahier, p. 10)

3- Une structure pour l'existence personnelle et pour vivre ensemble ?

a) L'eucharistie ne prétend pas fournir un nouveau cadre de référence

« Lorsque nous communions au corps et au sang du Christ, celui-ci envahit tout notre corps, au point qu'il nous devient impossible de dire : il est ici ou il est là. La communion eucharistique réalise à la perfection ce que nous essayons de faire et de vivre dans la vie de tous les jours : mêler la misère de l'autre à notre propre misère, au point que nous ne sachions plus dire : 'ça c'est sa misère ; ça c'est la mienne » (Michel Gendronneau, 3^e cahier, p. 8)

b) Mais elle met tous les cadres en mouvement

« Le récit du partage des pains et des poissons montre une foule indistincte qui devient une foule ordonnée, que l'on peut compter. Ne peut-on pas dire qu'au long de ce récit, Jésus crée cette foule ? » (Equipe de Lille, 3^e cahier, p. 10)

c) Les ministères : un élément d'une structure pour dire le don de Dieu

« Je comprends qu'un ministre célèbre tous les jours avec ou sans présence visible d'une communauté – puisqu'il a accepté ce rôle de manifester dans le monde (parfois cela reste discret ou caché), ce don sans réserve et sans condition qui nous a été fait une fois pour toutes – inconditionnel et donc, même si nous ne sommes pas là pour l'accueillir. Il me semble que ce rôle doit être tenu coûte que coûte dans l'Église pour 'sauver de l'oubli » cette bonne nouvelle, pour qu'elle reste transmise de génération en génération, tant qu'il y aura des hommes qui seront là pour l'entendre » (Françoise Pinot, 1^{er} cahier p. 7).

« Françoise n'est-elle pas, par son baptême, 'capable' d'eucharistie, j'allais écrire 'd'eucharistier', c'est-à-dire de porter au cœur du pays chinois et sur la table chinoise un signe eucharistique » (Jacques Leclerc, 1^{er} cahier p. 9).

Conclusion : le corps du Christ est en eucharistie jusqu'au rassemblement de tous

Eucharistie et diaconie

Texte de l'intervention

Tout d'abord, merci pour tout le travail de réflexion que vous avez mené au cours de cette année pour préparer cette université d'été. Le volume des réflexions et leur qualité sont impressionnants. Je vais essayer d'y faire référence, mais je ne pourrai pas être à la hauteur de ce que vous avez produit ; d'autant que de mon côté, pour ne rien vous cacher, j'ai aussi envie de vous partager comment ce geste étonnant de l'eucharistie me fait réfléchir.

Parmi les choses qui m'ont frappé dans votre travail, il y a aussi les échanges auxquels il a donné lieu : des textes étaient repris, commentés par d'autres ou bien provoquaient de nouveaux récits. Je trouve ce mouvement très intéressant, car on sent alors comme le disait Paul VI, que l'Eglise se fait conversation¹. C'est une figure d'Eglise qui me réjouit profondément et qui, déjà, donne à percevoir quelque chose du mystère central pour elle, qui est l'eucharistie.

Pour commencer je pointe, parmi ce que vous avez écrit, quelques éléments auxquels vous êtes, il me semble, particulièrement attentifs. Beaucoup de vos textes abordent, d'une manière ou d'une autre la question des rapports entre eucharistie et vie (l'expression « dimension eucharistique de nos vie », par exemple, revient à plusieurs reprises). Des pistes pour parler de ces rapports ont été ouvertes.

Certains ont fait par exemple des analogies entre des moments de partage, à l'occasion notamment de repas ou de fêtes. Voir par exemple le texte de Françoise Desmidt (1^{er} cahier), le repas avec les collègues soignants ; Françoise Pinot avec son choix de manger à la cantine – « demeurer à la table des faibles », comme elle le dit ; Marie Braux qui raconte le geste de son frère autiste de l'inviter à manger, et la manière dont, à un moment donné, des personnes sans domicile fixe ont pris soin d'elle (3^e cahier p. 11) ; je pense aussi à ce qu'écrit Daniel Chouin à partir du récit d'un pot de fin de stage. De fait, le repas permet un autre rapport, où chacun se livre davantage ; il y a là quelque chose d'un partage de ce que l'on est : « c'est dans le cadre d'un repas que l'on peut apprendre à se connaître et casser certaines barrières ou a-priori » écrit ainsi François Desmidt.

Mais en même temps, on peut entendre à travers vos textes un désir d'aller plus loin : l'analogie du repas et de la fête est éclairante, mais il s'agit de moments un peu exceptionnels. Comment comprendre la place de l'eucharistie dans la vie au long cours ? On sent cette question par exemple dans le texte de Gilbert Delanoue, qui met en exergue la parole de St Jean Chrysostome : « tu veux voir mon autel ? Il est constitué par les propres membres du Christ et cet autel est plus précieux que l'autel de pierre. Tu peux le trouver dans les rues et sur les places et à toute heure du jour tu peux y célébrer la sainte liturgie ». De même on peut se demander ce qu'il en est du rapport entre eucharistie et confrontation à la misère (texte de Michel Gendronneau) ou à la souffrance (texte de Marguerite Portal). D'autres textes associent l'action de grâces, le « merci » émerveillé que l'on peut prononcer parfois, et l'eucharistie (par ex. le texte du réseau santé du Perreux de fév. 2010)

Et puis, pourquoi ne pas pousser la question plus loin encore, en se demandant si l'eucharistie pourrait avoir quelque chose à dire à la vie en société.

Au total, on pourrait, pour se mettre dans le sens de vos recherches, formuler une double question : peut-on trouver dans l'eucharistie quelque chose qui soit structurant à la fois pour son existence personnelle et pour vivre ensemble ?

Je vais essayer d'honorer ces différentes pistes ouvertes. Par ailleurs, j'ai été très frappé par l'attention que vous portez à l'humanité, à ses paroles, ses gestes, ses silences, ses aspirations, ses manières d'entrer en relation. Et du coup, ça m'a donné envie, pour réfléchir sur l'eucharistie, de partir de ce type d'expériences. C'est pourquoi, nous allons faire un détour avant de revenir à

¹ Paul VI, *Ecclesiam suam* n° 67

la fraction du pain eucharistique, mémorial célébré dans chaque communauté chrétienne « pour vous et pour la multitude ».

Le détour que je vous propose consiste à regarder ce qui se passe dans des situations relationnelles pas très faciles : quand on se retrouve aux côtés de quelqu'un qui va mal, dont la vie est devenue difficile : des personnes touchées dans leur corps ou leur esprit par la maladie, marquées par la grande pauvreté et tout le cortège des misères qui l'accompagnent, déracinés, étrangers, nouveaux arrivants, errants, sans oublier ceux qui sont en fin de vie.

1- Quand les cadres de référence sont bousculés

Que se passe-t-il dans la rencontre des personnes en situation de grande précarité ? Souvent, dans un premier temps au moins, ça n'est pas très confortable. Pourquoi ? Sans doute parce que je pressens que pour rencontrer cette personne, je ne peux pas mobiliser mes manières de voir, des représentations, mes repères habituels, avec les valorisations, voire les évaluations qui leur sont associées. A contrario, cette difficulté permet de reconnaître que je suis façonné par des tas de choses, qui forment comme une grille à travers laquelle j'appréhende la réalité ; cette grille, appelons-la un « cadre de référence ».

a) le cadre de référence ; indispensable et encombrant

Ce cadre est constitué de tout ce qui me permet de me repérer et de me situer dans mon monde. Il est en grande partie hérité, passé en moi souvent à mon insu à travers éducation, rencontres, expériences etc. Il me permet d'interpréter ce qui se présente, de lui associer un sens ; il entraîne souvent aussi une évaluation : certains éléments (rencontres, événements, faits, personnes, etc.) seront valorisés, tandis que d'autres seront redoutés ou tenus pour pas grand chose. C'est ce processus continu de lecture de mon milieu de vie, avec le travail de classification qui l'accompagne, qui me permet d'habiter le monde. Sans cadre de référence, les réalités abordées seraient un chaos, et mon monde serait une sorte de terrain vague. On doit même ajouter que ce « cadre de référence » contribue à façonner mon identité : c'est en référence à lui que j'ai appris à dire « je » et à agir. S'il s'écroule, j'entre dans le désarroi le plus profond. En même temps, bien sûr, nous avons tous conscience de ne pas nous réduire à un cadre de référence. Nous savons bien que nous sommes plus qu'un cadre. Mais nous n'existons pas indépendamment de ce type de cadre ni par derrière lui. Notre « je » ne se balade pas tout seul ; il apparaît dans un corps à corps permanent avec les cadres de référence qui structurent notre monde et passent aussi en nous. Ce cadre, qui bouge peu, je ne l'ai pas construit seul ; je l'ai reçu en grande partie. C'est pourquoi l'on doit dire aussi qu'il est, pour une large part, un monde commun que je me suis approprié au moins en partie.

b) Avec les personnes en grande précarité

Lorsque je rencontre une personne en grande précarité, tout cela est en moi, comme toujours. Mais alors, ce qui est nouveau, c'est que je ressens que tout ce barda peut gêner considérablement la rencontre. D'ordinaire en effet, une rencontre c'est un jeu d'approches dans lequel les différents protagonistes ajustent leurs cadres respectifs pour pouvoir faire affaire ensemble. Or, avec quelqu'un en grande précarité, ça ne marche pas, parce que son cadre à lui est très fragilisé, il est mouvant, et pour lui, tout est sans cesse remis en cause. C'est pourquoi la rencontre avec lui ou elle est en général destabilisante pour tous deux : nous nous faisons peur mutuellement. Je l'agresse car il sent tout ce que le système d'organisation de mon monde a d'inhospitalier pour lui ; et de mon côté, sa présence représente pour moi le chaos que je redoute et tente sans cesse de maintenir aux marges de mon monde.

Heureusement, nous ne sommes pas condamnés à en rester là. De vraies rencontres sont possibles avec des personnes en grande précarité. Nous avons tous sans doute fait l'expérience d'une visite à l'hôpital où nous allions retrouver un ami malade avec pas mal d'appréhensions ; et d'en être sorti heureux et paisible. C'est alors souvent l'occasion d'une grande joie, signe que l'on approche là les sources de ce qui nous fait vivre.

Que se passe-t-il quand la rencontre a lieu ? Je fais l'expérience de suspendre mon cadre de référence, ce qui permet de se dévoiler un peu, de s'exposer davantage. Ce qui se passe entre nous alors n'est jamais de l'ordre d'une action programmée : je me laisse guider par ce que je pressens alors juste, vrai, accordé à celui qui est là. En fait, je cesse d'avoir la maîtrise de la relation : nous laissons des choses passer, résonner en nous, jaillir de nous. Cela permet la surprise, la joie, le rire (signe que l'on s'approche ici des sources de la vie) ; ça demande une grande attention, une sorte d'obéissance à ce qui m'est donné sur le moment, alors même que je m'y découvre tout à fait moi-même. Je me révèle en me livrant à la rencontre. Et l'autre fait aussi de son côté une expérience semblable : nous sommes mis ensemble en genèse.

Je précise que ce que je viens de signaler au sujet des personnes en grande précarité pourrait se dire aussi de toute relation à ceux qu'on aime : avec elles, on n'a pas besoin de s'abriter derrière nos cadres de référence. Plus largement, n'est-ce pas vrai aussi de toute relation où l'on est obligé d'admettre une vraie altérité : la rencontre de l'étranger, par exemple, de celui qui relève d'une tout autre vision du monde que la mienne, si bien que je peux me sentir agressé par ses réactions ? Avec toutes ces personnes, si je veux qu'une rencontre ait lieu, il va falloir inventer autre chose qu'une négociation à partir de nos cadres de référence mutuels.

2- Dans la célébration de l'eucharistie : quelle rencontre ?

Mais vous allez peut-être me dire : très bien, mais quel rapport avec l'eucharistie ? Eh bien, quand on célèbre l'eucharistie, on reçoit dans sa main un petit bout de pain très mince, qui n'a pas beaucoup de goût ; et éventuellement – mais rarement quand on est laïc –, on trempe ses lèvres dans du vin. Et l'on croit que ça, c'est quelqu'un : c'est la présence du Christ.

a) Un drôle d'exercice mental et relationnel

C'est quand même un drôle d'exercice mental et relationnel qu'on nous fait faire, non ? Par rapport à ce qu'on a vu jusqu'à présent, ça bat tous les records : on a affaire à des choses, et en plus, à des choses fragiles, périssables, consommables, en lesquelles on reconnaît un quelqu'un, une personne. Quel est son cadre de références, à ce quelqu'un ? Mystère. Car une hostie, ça ne fait pas de déclarations sur ce qu'on doit valoriser, ni sur les critères qu'on doit se donner pour avancer, pour décider, ni sur les manières d'évaluer la qualité des prestations, ni sur l'importance du service public ou la manière de gérer la crise de la dette.... Rien de tout cela. Une hostie est silence. C'est le silence de l'objet : les paroles ou le sens qu'on pourra lui donner dépendent entièrement des interprétations des autres, de leur bonne volonté ; lui ne pourra apporter aucun démenti. Il rejoint ainsi la condition des êtres en grande précarité qui ne peuvent plus se faire entendre sur ce qu'ils vivent, qui sont en dehors du champ de nos échanges.

Ce rapprochement entre les situations relationnelles difficiles et l'eucharistie vient aussi de ce que ce pain et ce vin, c'est, finalement le geste que Jésus a trouvé (ce qu'il a inventé, au sens où je le disais plus haut) pour maintenir, dans une situation extrême, une relation qui semblait totalement impossible à honorer davantage : la relation à ses disciples, à son peuple et plus largement, à l'humanité, alors que ceux qui veulent le faire disparaître sont en train de l'emporter. C'est ce geste qu'il a inventé pour garder le lien au sein même d'un rapport devenu impossible, comme si la difficulté maximale de la relation avait appelé de sa part un engagement maximal, à la hauteur du défi.

Si l'on veut vivre l'eucharistie comme la rencontre de quelqu'un, ça nous oriente vers cela, vers ce qu'a laissé Jésus pour affronter une situation relationnelle impossible. Le résultat est étonnant, car le pain et le vin, ce sont des choses, mais des choses présentées en réponse à ce défi apparemment insurmontable de maintenir une relation aimante au cœur même de la violence. Nous sommes invités, à partir de ces modestes objets, à faire le chemin inverse, pour y reconnaître son engagement et sa présence. Et du coup, nous voici mis au travail, convoqués à laisser de côté nos cadres de référence, pour le rejoindre là où lui-même se livre, nu et désarmé, ayant renoncé à tout appui. C'est pourquoi ce qu'on a vu au sujet de la rencontre des personnes en précarité peut se dire aussi de la célébration de l'eucharistie, mais avec encore plus de force et de radicalité car là, je n'ai même plus en face de moi un visage, un souffle, une parole. Je n'ai que de pauvres choses éminemment fragiles, en lesquelles je suis invité à reconnaître l'engagement et la présence de quelqu'un.

b) L'eucharistie : rencontre du Christ ?

On pourrait ici objecter que le pain et le vin ne sont pas vraiment le Christ. On ne peut pas dire que quand on communie, on a affaire à la personne du Christ, au sens où il ne se réduit pas à cela. Certes mais attention à ne pas entrer dans la vision que l'on a parfois tenue au cours de l'histoire de l'Eglise, selon laquelle le Christ est en quelque sorte caché derrière des apparences sensibles qui ne sont pas vraiment lui et se contentent de le dissimuler. Cela peut mener à une vision du sacrement qui revient à séparer le sensible du sens qu'il porte ; à séparer aussi ce qui relève du matériel, du corporel d'une part, du spirituel d'autre part. En général ce genre de dissociation ne conduit pas à quelque chose de très heureux, notamment parce qu'elle peut amener à considérer que Jésus n'est pas vraiment engagé dans le geste qu'il a posé le soir de son dernier repas.

Or il n'est pas interdit de le prendre au sérieux quand il dit « prenez et mangez, ceci est mon corps, ceci est le sang de l'alliance ». D'autant que ce geste a été repris ; c'est aussi le geste que pose le ressuscité par exemple avec les pèlerins d'Emmaüs, et c'est précisément ce qui leur révèle sa présence. Est alors confirmé qu'il s'identifie vraiment à ce geste, qu'il s'y est mis tout entier. On peut entendre aussi « son geste a été repris » au sens où il y en a au moins un qui l'a accueilli, c'est son Père. Et l'ayant accueilli, il nous le redonne : quand nous communions, nous communions au Fils qui nous est redonné par le Père, au Fils qui a été tiré de la mort par le Père.

Cela veut dire que le Christ, l'un de la trinité, accepte d'être ramené à un petit bout de pain sans levain à partager et à du vin dans une coupe à boire. Ça veut dire que ce geste-là dit quelque chose de vrai sur qui est le Christ. Certes, le geste lui-même ne dit pas tout de lui. C'est pourquoi d'ailleurs, on ne célèbre jamais sans lire aussi l'Écriture, qui à chaque fois fait résonner à nouveau ses paroles et ses rencontres, au sein d'un champ de paroles et d'actions plus large, celui de l'histoire de son peuple. Cette mémoire réactivée, ces paroles rendues à nouveau audibles redéplient en quelque sorte le geste du pain et du vin. Donc, c'est vrai, le pain et le vin consacrés ne disent pas à eux seuls tout du Christ, mais par là est ressaisi en un seul mouvement tout ce qu'il a dit, tout ce qu'il est. On a affaire avec eux à la fine pointe de son identité.

c) Un geste qui parle

Regardons d'un peu plus près ce geste. J'ai parlé de choses pour le pain et le vin. Des choses, c'est ce qui est perçu quand je mets les lunettes de mon cadre de référence ; mais quand j'accepte de suspendre celui-ci, je peux être attentif à l'histoire de liberté et de relation qui porte ces objets. Alors par exemple, en entendant les paroles prononcées sur le pain et le vin, je pourrai ne plus voir le pain et le vin seulement comme des objets mais aussi comme un geste.

Quel est ce geste ? Prenons le temps de le regarder. Car il se pourrait qu'en méditant sur ce qui se passe là, nous soyons reconduits à ce qui constitue la réalité ultime qui nous porte, nous fait vivre et nous sauve. Ne s'agit-il pas, en effet, d'une relation capable de s'affronter à la destructivité radicale, à la violence ?

Le pain et le vin consacrés, c'est **un don**. Jésus a pris et les a donnés. Le fait que Jésus prenne des choses (du pain et du vin) est important, car seules des choses peuvent être données sans reste – ce qui n'est pas le cas d'idées que l'on partage, ou de l'amour que l'on prodigue, ou du soin qu'on donne : ils n'ont pas cette simplicité de la chose qui ne peut être qu'en un seul lieu à la fois. Cela pour souligner que le don qu'il fait est entier, sans repentir et sans retour.

En même temps, un don, c'est une sollicitation de ma liberté. Car tout cadeau demande à être accueilli comme tel. Sinon, il reste une chose qui ne dit rien de spécial ni ne porte aucune autre signification que son objectivité de chose. Mais quand une chose est accueillie comme un don, elle porte en elle l'engagement du donateur, sa liberté telle qu'il l'a mise en œuvre. Et cela ouvre un chemin pour une réponse où l'on se risque soi-même dans le même mouvement de don. Arnaud Favart écrit « Faire eucharistie, ce n'est pas seulement recevoir un don, c'est aussi accepter de se laisser prendre à ce mouvement, par amour » (1^{er} cahier, p. 6).

Mais ici, le don est un peu spécial. Car c'est non pas le don de quelque chose, mais **de quelqu'un**, qui s'est engagé tout entier dans son geste, au point que les objets qu'il désigne, il les propose comme son corps et son sang. On peut penser à la réflexion de Dominique Trimoulet à partir de son expérience de soignant : « 'Ceci est mon corps'. Je ne peux entendre cette phrase sans qu'elle vienne rencontrer ces années de soin. Toucher un corps, c'est toucher la vie d'une femme ou d'un homme unique. Ce n'est pas une enveloppe et encore moins une prison. C'est lui ou elle avec son histoire, c'est toute une vie faite d'émotions qui ont sculpté ce corps. Quand je masse, je ferme les yeux comme on se recueille pour mieux écouter. Quand on masse, ce n'est pas l'apparence de l'homme que l'on touche, c'est son être profond et ça exige un infini respect. Il y a là quelque chose de sacré » (1^{er} cahier, p. 5). C'est donc tout cela qui nous est donné à travers ce fragment de pain et cette gorgée de vin. Si on l'écoute ainsi (et ça demande de l'écouter, comme le masseur), c'est toute l'histoire de Jésus qui nous est ainsi rendu présente, offerte ; c'est son être dans toute son épaisseur, sa mémoire, son champ relationnel, son désir, ses blessures, c'est tout cela qui nous est offert. On retrouve ici le côté très embarrassant de l'eucharistie, qui est le même type d'embarras que celui éprouvé face à quelqu'un en grande précarité ; car si je veux le rencontrer comme quelqu'un, mon cadre de références saute : normalement, du pain et du vin, ce n'est pas le corps et le sang de quelqu'un ; or voilà que là, c'est ce que l'on dit. La foi est ici sollicitée au plus haut point.

Autre aspect : ce qui est donné, c'est de la nourriture. Intéressant, car la nourriture, c'est **pour vivre**. C'est donc un don de quelqu'un qui fait vivre. « Vraie nourriture » commentera l'évangile de Jean, pour indiquer que le geste de Jésus ouvre à la vraie vie, à la source vraiment vivifiante, par contraste avec toutes nos citernes qui ne retiennent pas l'eau. Ici, on peut commenter avec ce qu'écrivait Françoise Pinot (1^{er} cahier, p. 8) : « dans l'Évangile, on voit qu'il y a pour ceux qui entourent le Christ, un malentendu sur le pain. Il n'est pas seulement nourriture (qu'Il multiplie cependant car il comprend leur faim) mais repas pascal qui n'est pas fait pour combler la faim, mais pour l'augmenter : entrer dans son désir ». La nourriture fait bouger tout cela en nous : depuis nos besoins vitaux, jusqu'au désir crucial d'un donateur capable de donner véritablement la vie. Comme dans la parabole des deux fils : ce qui manque à celui qui garde les cochons, c'est un donateur : « personne ne lui en donnait », est-il écrit en parlant des caroubes (Lc 15,16), alors qu'on pourrait penser qu'il lui suffit de se baisser pour en ramasser.

Il y a encore un quatrième aspect de ce geste qui me semble important : c'est que **le pain est rompu** (la parole « ceci est mon corps » est prononcée sur le pain rompu), et **le vin est donné comme son sang versé**.

Là, on sent que ça se corse. On découvre ici que l'eucharistie ne touche pas seulement nos dispositions les meilleures (le fait d'être prêt à accueillir le don, à le partager, etc.), mais également ce qui, en nous, est plus trouble, moins clair. C'est que ce don a été fait pour anticiper une violence : l'institution de l'eucharistie a lieu la veille de la mise en croix de Jésus. Dans ce geste il anticipe ce que la violence produira, il va au devant d'elle, et ce faisant il lui coupe tous

ses effets. Car la violence voulait réduire cet homme à un objet (un cadavre mutilé et humilié), elle voulait même effacer sa mémoire, sa parole, le retrancher définitivement de notre histoire comme s'il n'avait jamais existé, rien dit ni rien fait. Bref, elle voulait le ramener à de l'infra humain, à l'inexistence. Voilà ce que voulait faire la violence de Jésus. Or Jésus accepte. Elle veut le réduire à un objet ? Il accepte. Il prend des objets inertes et sans parole, du pain, du vin, et il les fait passer comme son corps et son sang. Seulement, en les donnant tant qu'il a encore la force de le faire, il les fait parler. Et de manière éminente, puisque qu'il en fait des dons pour la vie, c'est-à-dire, ce qu'on vient de voir : ce qui sollicite ma liberté, ouvre à la vie, appelle de ma part une réponse. Il en fait du même coup l'occasion d'une relation, puisqu'il s'agit d'une parole adressé à quelqu'un, qui le touche dans sa liberté et dans ce qu'il est.

Autrement dit, Jésus part du point où la violence arrive (la réduction à l'état d'objet) pour, de là, à nouveau établir une relation. C'est dire que la violence est retournée comme un gant pour, à partir du point où elle arrive, proposer l'opposé de ce qu'elle voulait. Autrement dit, le geste de Jésus offre la possibilité, à partir de notre violence, de sortir de la violence.

Du coup, quand nous célébrons l'eucharistie, le fragment de pain que nous recevons, nous pouvons le recevoir aussi comme le fruit de notre propre violence, qui nous est redonné, non pas comme une accusation, mais comme un don pour la vie. Notre propre violence est radicalement subvertie par le Christ, retournée, pour produire finalement, si nous y consentons, l'exact opposé de ce qu'elle visait

Cela me fait penser aussi à cette expression extrêmement forte d'une personne hospitalisée en psychiatrie, que rapporte Marguerite Portal : « Jésus Christ est descendu en enfer pour chercher et sauver ceux qui sont condamnés à vivre » (2^e cahier p. 4). « Ceux qui sont condamnés à vivre », cette expression fait percevoir un tout petit peu quelle est l'expérience de ceux dont l'existence est de part en part souffrance. Dans l'eucharistie, cette descente en enfer est bien là : Jésus se laisse réduire à l'infra-humain, là où tous les mouvements de fermetures conduisent l'humanité. Mais, se laissant ainsi ramené à cela, ce sont nos zones déjà abandonnées à la mort qu'il vient rappeler à la vie.

L'eucharistie nous rend accessible ce geste de Jésus, geste qui s'affronte aux forces de mort et de destruction et qui, avant même la résurrection, l'emporte sur elles. La résurrection du Christ vient confirmer avec éclat cette victoire, ce chemin ouvert au beau milieu de ce qui est le plus fermé en nous. Ce que nous recevons quand nous communions, c'est ce corps donné, plus fort que la mort. Nous sommes alors inscrits dans la Pâque du Christ, dans son passage. Nous faisons le passage avec lui, lui qui est déjà du côté de la victoire, car c'est le Ressuscité qui nous prend avec lui et nous accueille.

Parenthèse : à partir de ce que je viens de dire, il y a, je crois, une piste pour penser la rédemption autrement que sur le mode d'une théologie de la substitution : si nous sommes sauvés par la croix, ce n'est pas seulement parce que le Christ a pris la place du pécheur, mais parce qu'il y retourne de l'intérieur notre violence pour nous offrir de quoi redémarrer ; on pourrait parler d'un retournement de la violence : à celle-ci, le champ est laissé libre pour s'avancer, et triomphant dans toute son horreur, elle découvre que sa finalité a été totalement détournée pour aboutir à l'exact opposé de ce qu'elle visait.

Un cinquième trait peut être associé à ce geste, qui rappelle qu'il est posé au sein d'un groupe : le pain est **partagé** aux disciples. On ne doit pas oublier que ce groupe n'est absolument pas idéalisé par les évangiles. Au contraire, on dirait qu'ils ont à dessein souligné les rivalités et les tensions qui le marquent (par exemple Luc mentionne, au beau milieu du récit de la Cène, une dispute entre les douze).

Qu'est-ce que le partage de l'eucharistie produit dans un tel groupe ? Tous les cadres de référence (ceux des personnes, celui du groupe) sont suspendus ; non pas détruits, mais suspendus (ces cadres ne peuvent plus se présenter comme ce qui dit la vérité, toute la vérité). Tous sont ouverts à autre chose : à travers le geste de Jésus, est rendue présente cette vie donnée,

plus forte que nos violences et nos enfers. Cette vie révèle une manière possible de se rapporter les uns aux autres, qui mette chacun en genèse, d'une manière telle que la genèse de l'un ne fait plus peur à l'autre. Ce qui affleure c'est donc la possibilité de vivre non plus les uns contre les autres, mais les uns avec les autres, les uns par les autres.

Cette vie-là ainsi rendue présente, c'est un corps ; ce n'est pas une simple énergie, c'est la présence de quelqu'un qui se donne, et qui en se donnant, met chacun en relation vivante avec tous les autres, parce qu'il a de quoi retourner toute violence en invitation nouvelle à la rencontre. C'est un corps immense, capable d'appeler et de rassembler tous les vivants. C'est le corps de Celui qui a vaincu la violence et la mort, c'est le corps du ressuscité.

L'eucharistie rend présent ce corps du ressuscité, qui constitue le fond vivant de l'humanité et du cosmos. Elle fait affleurer ce corps capable d'accueillir toute la création. En ce sens, la multitude est déjà là, quand on célèbre l'eucharistie, car ce corps la contient déjà, réconciliée, associée à la victoire sur ce qui nous divise et nous détruit. On pourrait même dire que quand on participe à la célébration, la multitude promise à se rassembler en un seul corps est déjà rendue perceptible (cela permet de comprendre ce qu'écrivait Jacques Leclerc, à partir de son expérience de célébrer seul l'eucharistie, en Chine quand il disait qu'il avait finalement décidé de garder tout ce qui dans les dialogues liturgiques évoque la présence d'une assemblée, d'un peuple).

En même temps, cette humanité à qui tout cela est offert, est encore divisée. Elle reste en partie dans l'ignorance de la vraie vie, fascinée par la course à toutes sortes de grandeurs. Elle est à la fois en chemin et déchirée en elle-même. A la communauté qui vient de recevoir le corps du Christ et qui peut le reconnaître comme tel, est confié d'être signe de ce corps en genèse (malgré ses propres divisions et imperfections). Dès lors, elle participe à ce combat, qui est ultimement, un discernement. Et chacun de ses membres, par sa manière d'accueillir le don qui lui est fait et d'y répondre, contribue à cette genèse. Il le fait donc, non comme si cela concernait une réalité extérieure à lui, mais il s'engage à la suite du Christ, dans une dynamique où il se risque lui-même dans la même confiance radicale en Dieu et s'essaie au même lâcher prise² ; et la communauté elle aussi, en tant que réalité sociale.

3- Une structure pour vivre ensemble ?

A partir de là on peut se demander si tout cela dessine une sorte de structure qui indiquerait une manière de vivre, sur le plan à la fois personnel et collectif. Tout d'abord, il est important de souligner que l'eucharistie ne fournit pas un nouveau cadre de référence ; ensuite, on pourra poser la question d'une structure.

a) L'eucharistie ne prétend pas fournir un nouveau cadre de référence

Ce qui se passe dans l'eucharistie et dans la Pâque du Christ n'est pas de l'ordre de l'institution d'un nouveau cadre de référence qui ferait nombre avec les autres (c'est pourquoi la perspective communautariste ne tient pas, si elle prétend que la foi chrétienne fournit à elle seule un cadre de référence et se transformerait ainsi en une sorte de contre-culture). L'eucharistie invite plutôt à la mise en cause de la prétention des cadres de référence à organiser toute l'existence et à énoncer des vérités définitives. La dynamique pascale à laquelle l'eucharistie introduit ne vise pas en effet à remplacer les cadres de référence, mais elle les relativise et leur interdit de se prendre pour l'alpha et l'oméga du vivre ensemble. Ce qu'elle promeut, c'est une « économie gracieuse », pourrait-on dire : une dynamique d'accueil de la vie comme un don, par-delà nos propres violence – grâce au pardon –, ainsi que la possibilité de répondre à ce don. Or,

² C'est ainsi que le croyant entre, à la suite du Christ, dans sa Pâque. C'est à partir de cela que l'on peut comprendre Rm 12, 1 (l'appel de Paul à s'offrir en sacrifice à Dieu), ainsi que la manière dont Hébreux présente la vie chrétienne, comme inscription dans le sacrifice du Christ.

cela ne constitue pas un nouveau code pour vivre ensemble ni ne prétend donner à soi seul de quoi mener sa propre vie. En revanche, tous les cadres de référence sont par là remis au travail afin qu'ils laissent passer cette dynamique, lui permettent de résonner, voire même l'encouragent.

C'est de cette manière-là que l'eucharistie transforme les rapports aux cadres de référence : ils sont relativisés, au sens où désormais, nous savons que ce ne sont pas eux qui sont la Source ni qui disent la vérité sur la vie. Voilà qui empêche de les idolâtrer (une idole étant ce qui prétend donner la vie sans jamais le faire, mais qui au contraire ne cesse de formuler des exigences de plus en plus difficiles à honorer, parfois jusqu'à la mort du sujet). Les cadres sont donc reconnus comme indispensables, et à ce titre, pris au sérieux et respectés. Mais en même temps, ils sont désabsolusés, ramenés à une place d'auxiliaires, de serviteurs du vivre ensemble.

Le texte de Michel Gendronneau montre ce que cela peut produire chez le croyant : « Lorsque nous communions au corps et au sang du Christ, celui-ci envahit tout notre corps, au point qu'il nous devient impossible de dire : il est ici ou il est là. La communion eucharistique réalise à la perfection ce que nous essayons de faire et de vivre dans la vie de tous les jours : mêler la misère de l'autre à notre propre misère, au point que nous ne sachions plus dire : 'ça c'est sa misère ; ça c'est la mienne » (Michel Gendronneau, 3^e cahier, p. 8). La fréquentation de l'eucharistie produit un travail de discernement de la vraie vie (autre nom pour l'Esprit Saint), celle qui se donne, qui nous met en genèse, qui appelle un sujet libre à répondre et fait de nous des êtres uniques, qui réconcilie, met en communion, envoie, appelle et rappelle à l'existence... Du coup, elle fait sauter les barrières, tous les barrages qui cherchent d'habitude à garder la vie, mais s'avèrent aussi décevants que des citernes percées. Ce faisant, elle va jusqu'à permettre cette rencontre à travers ce qui nous paraît être le plus étranger et nous effraie par-dessus tout, ce qui semble voué à rester en nous irrécupérable : notre propre misère.

La vraie vie est difficile à reconnaître car elle n'est jamais visible à l'état pur ; mais le lieu où elle se donne le plus clairement à voir, c'est l'eucharistie. On pourrait parler aussi, et ce serait plus précis, de travail de « discernement du corps » (en écho à 1 Co 11, 29) : le corps en effet est à discerner, au sens où il ne s'impose jamais d'emblée à nos sens. A fortiori le corps du ressuscité.

b) Mais elle met les cadres en mouvement

Le don fait dans l'eucharistie n'aurait-il aucune force pour changer quoi que ce soit dans ce qui structure l'existence ? Ce serait alors un don qui se ferait « par derrière » les cadres de référence, sans les toucher puisqu'il se situerait sur un tout autre plan. Pourtant la dynamique eucharistique transforme bien les groupes qu'elle touche, comme le remarquait une équipe, dans sa méditation sur un récit de multiplication des pains : « Le récit du partage des pains et des poissons montre une foule indistincte qui devient une foule ordonnée, que l'on peut compter. Ne peut-on pas dire qu'au long de ce récit, Jésus crée cette foule ? » (Equipe de Lille, 3^e cahier, p. 10)

Que se passe-t-il ? Les cadres eux-mêmes sont mis en mouvement, de façon à participer à cette dynamique d'accueil et de remise de soi en réponse.

Ces cadres, je le rappelle, sont faits d'habitus plus ou moins conscients, d'expériences que l'on a enregistrées, de convictions admises et explicitement défendues, de valeurs auxquelles on tient, de normes largement partagées mais aussi, sur certains points, disputées. Les cadres de référence représentent donc pour chacun toute une mémoire qui fait partie de moi, de nous : je ne peux séparer en moi un pur sujet qui dirait à lui seul l'être singulier que je suis, de tous ces éléments que j'appelle le cadre, comme si le sujet existait par derrière celui-ci. Tous deux sont absolument indissociables : le sujet singulier et libre exprime sa singularité par la manière d'habiter, de se rapporter à ce cadre, ainsi que par ses tentatives pour le modifier. De même, à une autre échelle, un groupe ou une société déclinent leur identité par leur manière de se rapporter à ces éléments institués qui les structurent.

Eh bien la dynamique eucharistique met tout cela en mouvement, pour permettre de la part de chaque sujet une advenue à soi et une remise de soi, sans reste à un autre, et à tous les autres. Est-ce que le cadre lui-même en est modifié ? Oui : des convictions nouvelles vont apparaître, de même que des manières de voir et de penser, des valeurs vont prendre plus d'importance, tandis que d'autres seront mises en veilleuse. Ces convictions, manières de voir, valeurs ou normes nouvelles, vont s'ajouter au cadre ou le modifier. Elles non plus ne sont pas la vie, mais elles peuvent être au service de la vraie vie. Elles sont tout simplement chargées de laisser passer celle-ci, que l'eucharistie révèle.

La foi chrétienne met donc en mouvement les cadres de référence, elle les remet sur le métier, afin qu'ils puissent aider à ce que la vraie vie passe, circule : que les êtres grandissent ensemble, non plus les uns contre les autres, mais les uns avec les autres, voire les uns par les autres.

Quel type de modification les cadres de référence vont-ils subir ? Ils sont travaillés pour laisser place à l'inattendu, cesser de vouloir tout contrôler, et ils se découvrent capables de mettre des mots sur cette vie qui est espérée, attendue, donnée. Ils peuvent la laisser s'exprimer, faciliter sa narration, aider à tourner les regards vers elle, l'encourager ; et ce faisant, ils aident chacun à l'accueillir.

Si cette affaire de cadres de référence mis en mouvement ne vous paraît pas bien claire et que vous voulez un exemple, je vous en signale un : la Bible elle-même est un cadre qui est profondément retravaillé par le passage du Christ. C'est bien un cadre, car les Ecritures fournissent de quoi habiter le monde (même si elles n'ont rien de monolithique et sont elles-mêmes traversées par bien des tensions ; un cadre de référence n'est en général pas un bloc parfaitement homogène, Dieu merci) ; mais ce cadre est mis en mouvement par le Christ lui-même, qui en l'habitant, à la fois le respecte et l'interprète d'une manière nouvelle et ce faisant, le conduit plus loin en l'inscrivant dans une dynamique d'accomplissement.

Le croyant qui célèbre l'eucharistie devient familier de ce rythme. Il est éveillé à reconnaître la dimension gracieuse et salvatrice de ce qu'il vit ; et pour cela, son cadre de référence, ses manières de voir et d'apprécier, sont légèrement déplacés. Peu à peu cette dynamique s'inscrit en lui et lui devient connaturelle. Avec armes et bagages, il est ainsi mis en route.

Certes, cela suppose que l'eucharistie, qui elle-même est toujours inscrite dans un cadre – celui de la célébration – ne soit pas gênée par ce cadre, comme si celui-ci cherchait à concentrer l'attention d'abord sur lui. Tous les gestes, les paroles, réglés par la liturgie – il y a donc bien un élément de cadre jusque dans la célébration l'eucharistie – sont là précisément pour laisser advenir le mystère, cette manière qu'a le Christ de se rendre présent pour se donner. Ce qui peut nous préserver d'une concentration excessive sur le cadre, c'est de ne pas oublier sa structure dynamique : la liturgie eucharistique est un mouvement d'accueil, de rencontre, un exercice de mémoire (lecture des Ecritures), une invitation à l'action de grâce, c'est-à-dire, dans ce cas, à un véritable passage en Dieu. Ce qui est très beau et extrêmement fort dans la célébration, c'est que les croyants sont invités à se risquer eux-mêmes tout entier dans cette action de grâce. Ils se retrouvent à dire, avec le célébrant, par exemple : « que l'Esprit Saint fasse de nous une éternelle offrande à ta gloire » (Prière eucharistique III), montrant ainsi qu'ils entrent dans la Pâque du Christ et y participent pleinement.

A partir de cette mise en mouvement des cadres institués, reconnus capables d'encourager une dynamique gracieuse, il y a de quoi réfléchir sur le vivre-ensemble et se demander comment les règles du jeu, les formes de régulation de l'espace public, peuvent être elles aussi concernées par cette mise en mouvement. Il ne s'agit pas de rêver d'une cité idéale qui aurait l'eucharistie comme loi fondamentale mais de voir comment les cadres de référence peuvent davantage laisser place aux réalités que l'eucharistie nous permet de toucher. Et il y a, à partir de là, de quoi stimuler les engagements et la réflexion politique.

c) Les ministères : un élément d'une structure gracieuse

A ce point, une question doit être renvoyée à l'Eglise : avec tout ce à quoi elle tient, avec les formes instituées qui la régulent, n'est-elle pas elle-même un cadre de référence ? Ne faut-il pas compter, parmi les éléments qui composent ce cadre, les ministères ?

Je souscris volontiers à l'idée que l'Eglise, comme toute institution, met en place un cadre de référence et s'appuie sur lui. Mais, en ce qui concerne les ministères, je propose de distinguer ce qui relève d'une structure d'une part, d'un cadre de référence, d'autre part : une structure est une forme plus fondamentale et plus élémentaire, qui pourra s'exprimer en divers cadres de référence. De même, on pourra dire que la célébration de l'eucharistie met en œuvre un certain cadre (le rituel), mais plus fondamentalement, elle révèle une structure qui porte et manifeste le don de Dieu : cette structure, est d'ordre relationnel, c'est un jeu d'appel et de réponse entre le Seigneur et l'humanité, désignée dans le Nouveau Testament comme « nouvelle alliance » que l'offrande du Christ scelle (Cf. Luc 22, 20). C'est un événement de rencontre. Or, un tel jeu relationnel ne peut être porté dans un cadre qui aurait pris soin d'expulser de lui tout ce qui a trait à la relation.

Il n'est donc pas étonnant que l'eucharistie, pour être célébrée, doive reposer sur des acteurs que l'on attend, en quelque sorte, et dont la tâche est d'inviter à entrer dans cette forme relationnelle qu'est l'alliance, jeu d'accueil mutuel, d'invitation, d'appels, de réponses, qui ont ultimement Dieu comme maître d'œuvre, mais doivent bien passer par des figures et des acteurs concrets. Il faut notamment que certains soient en position d'appeler, pour que les autres puissent dire leur réponse, tout en gardant conscience que ce jeu relationnel tient son sens de ce qu'il est ordonné à rendre sensible le don de Dieu et sa présence ; autrement dit, il n'a rien d'un simple face à face entre une assemblée et un ministre.

Le rôle du président est de signifier, par sa personne, que l'assemblée est appelée. Il faut que ce rôle soit assumé, pour, comme l'écrivait Françoise Pinot, « 'sauver de l'oubli' cette bonne nouvelle, pour qu'elle reste transmise de génération en génération, tant qu'il y aura des hommes qui seront là pour l'entendre » (1^{er} cahier, p. 7). Cela ne veut pas dire pour reprendre une phrase de Jacques Leclerc, écrite en écho à ce texte, que Françoise ne serait pas « 'capable' d'eucharistie » et il ajoute, « j'allais écrire, d'eucharistier³, c'est-à-dire de porter au cœur du pays chinois et sur la table chinoise un signe eucharistique » (1^{er} cahier p. 9). Tout baptisé est appelé à porter ce signe, à devenir lui-même signe³ de ce chemin ouvert par le Christ, c'est clair. C'est même là le cœur de notre vocation. Mais ce signe ne s'invente pas tout seul, sans passer par un jeu relationnel avec des interlocuteurs ; c'est pourquoi l'eucharistie suppose de passer par un jeu relationnel.

Il faut préciser ici que l'eucharistie peut difficilement se réduire à un face à face entre un seul ministre – chargé de signifier l'appel du Christ adressé à l'humanité – et l'assemblée. Car dans les évangiles, on remarque qu'un tel jeu relationnel provoque la genèse d'autres acteurs, qui, d'une manière ou d'une autre, sont mis à contribution pour une plus grande fécondité de la rencontre. Jésus ne reste pas seul face aux foules, mais rapidement des disciples s'adjoignent à lui ; et parmi les disciples, on en voit apparaître quelques uns qui ont des fonctions spécifiques. De même dans la communauté des témoins de la résurrection, apparaissent à un moment donné ceux qui sont chargés du « service des tables » (Actes 6). Et puis, lorsque Paul s'adresse aux communautés à qui il écrit, la liste de ses collaborateurs est parfois impressionnante. Bref, une des formes de fécondité du jeu relationnel qui se déploie autour de la Bonne Nouvelle est de sans cesse solliciter et relancer de nouveaux acteurs. De la même manière, l'eucharistie peut difficilement se réduire à un face à face entre un seul prêtre et une assemblée. D'autres figures doivent peu à peu se dessiner, qui contribueront à signifier que l'appel suscite effectivement des acteurs, et que des personnes nouvelles sont sollicitées et se risquent à lui répondre.

³ « signe » étant ici entendu dans son sens le plus fort, c'est-à-dire ce qui engage soi-même dans une expérience, tout en donnant les moyens d'un retour réflexif.

On peut donc voir la célébration de l'eucharistie, et plus largement la vie de l'Eglise comme un jeu d'appel et de réponse, non pas clos sur lui-même mais fondé dans un appel plus fondamental, et orienté vers celui-ci, qui vient de Dieu. On pourrait parler en quelque sorte d'une triangulation. En fait, pour être tout à fait précis, on doit ajouter un quatrième pôle, ce sont tous ceux qui ne sont pas là : absents, oubliés, malades, en passages difficiles, fâchés, ou bien ceux avec qui la relation est encore impossible. Une eucharistie ne peut jamais faire comme si nous étions tous rassemblés. Ces absents sont également un élément de la structure eucharistique. Et pour moi, c'est la fonction première du diacre dans l'eucharistie, de rappeler qu'il en manque ! Voilà qui interdit à l'assemblée de croire qu'elle forme une totalité fermée. C'est aussi en ménageant cette ouverture et cette incomplétude que l'humanité reçoit son Seigneur, le Christ.

*

Le corps du Christ est en eucharistie jusqu'au rassemblement de tous

Les eucharisties que les chrétiens célèbrent rendent sensibles le fait que le corps du Christ est en eucharistie ; c'est-à-dire qu'il se livre, se donne, pour nous et pour la multitude, afin d'ouvrir pour tous le chemin de sa Pâque, le chemin de la réconciliation avec le Père et entre nous. Il est en eucharistie jusqu'à la fin du monde, jusqu'à ce que tous – y compris les oubliés, ceux qui font peur – y aient trouvé leur place. C'est pourquoi je propose de terminer avec la réflexion de Franck Bettendorf (de Lyon), à partir de ce qu'il a reçu de la part de Jean, un ami manouche : « Jean m'apprend qu'en nous, il y a quelque chose qui malgré tout préfère la vie, malgré l'oubli, malgré la honte. Son histoire et notre rencontre me parlent d'eucharistie et d'Esprit Saint. Une rencontre, un échange, autour d'un personnage principal : l'oublié. Jean est un quasi-absent. Absent de l'Eglise, absent de la communauté humaine. Comment peut-il y avoir réellement eucharistie tant qu'un seul frère n'y trouvera pas sa place ? Que faire d'« eucharistie » si je n'écoute pas, si je ne reçois pas, si je n'attends pas...celui qu'on ne voit pas. »

Etienne Grieu sj
Facultés Jésuites de Paris (Centre Sèvres)